

Herbjørg Wassmo

Le testament de Dina

traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Den som ser*

Illustration de couverture :  
©

---

© Gyldendal Norsk Forlag AS, 2017. [Tous droits réservés.]  
© Gaïa Éditions, 2018, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-870-2

## *Les protagonistes*

– Karna, la jeune fille qui a pris sur elle de témoigner et de tout révéler.

– Benjamin, son père, qui savait, mais n’a rien dit.

– Anna, sa belle-mère, qui n’a pas supporté d’être trahie.

– Peder, l’amoureux de Karna, qui ne baisse pas les bras.

– Johan, l’oncle de Karna, qui a mis en scène ses révélations.

– Wilfred, le frère de Peder, qui bat ses proches – pour s’imposer et par amour.

– Hanna, l’épouse de Wilfred, qui a péri dans l’incendie.

– Dina, la grand-mère paternelle à l’origine de cette histoire mais qui n’est plus.

– Joakim, l’imprévisible qui veut guérir la folie.



*Je vis par mes pensées  
Elles s'arrêteront ici  
en moi  
On peut me fracasser  
mais jamais on ne pourra me réparer*



## *Prologue*

1890. Neuf jours après la Saint-Jean. Huit jours après qu'un incendie eut réduit en cendres le domaine de Reinsnes et fauché deux vies.

La grande église en pierre de Strandstedet était bondée. Le froid qui descendait de sa voûte étreignait l'assistance. Les paroles prononcées. Le cercueil. Les respirations à l'unisson.

Le bruit des pas légers dans la nef. Le murmure des chaussures d'été sur le tapis. Karna descendit l'allée centrale. Devant les portes, elle s'arrêta. Sans que personne sur les bancs n'ose se retourner. Ni bouger. Ni feuilleter son livre de cantiques. Ou remuer les pieds. L'organiste ne leva pas les mains. Et les orgues demeurèrent muettes.

Puis les gonds des vieilles portes en chêne gémirent. Le soleil inonda l'intérieur de l'édifice, mais la lumière n'atteignit pas le cercueil posé sur le catafalque dans le chœur. Debout, face à l'entrée, le pasteur, Johan Grønely, était le seul en mesure de voir l'apparition sous le porche de l'église. La jeune fille vêtue de noir sur le seuil. La petite silhouette en contre-jour.

Était-ce prévu ?

Il n'adressa d'abord aucun signe aux hommes chargés de porter le cercueil. Ceux-ci semblaient comme paralysés. Aucun regard n'était échangé. La flamme des cierges sur l'autel et dans le chœur vacilla. Les mèches noires luttèrent pour ne pas s'éteindre.

Le temps peut se mesurer. Encore faut-il pour cela avoir un repère. Et il était hors de question pour ceux qui en avaient une de sortir leur montre. On ne pouvait décemment pas laisser voir que l'on pensait à l'heure dans la maison de Dieu. C'est pourquoi on en guettait d'autant plus le son des cloches.

Jamais personne n'avait assisté à une telle oraison funèbre. Prononcée par une gamine qui plus est. On pouvait se sentir offensé d'un tel sacrilège, ou bien floué en découvrant que, jusqu'à ce jour, on ignorait qui était vraiment la morte. Mais qui aurait pu l'imaginer ? C'était trop incroyable. Trop choquant. En attendant, le temps suivait son cours.

Jusqu'à ce que la petite silhouette sur le seuil se retourne. Le visage semblable à du carton ciré, les yeux grands ouverts. La lumière dans son dos absorbait le roux de sa chevelure, à l'exception des petites mèches sur le devant qui avaient refusé de se laisser emprisonner dans les nattes. Une couronne de barbelé duveteuse et incandescente.

Le pasteur la sonda du regard, puis il fit un signe de tête à l'organiste. Mais avant que la musique ne retentisse, un cri plein d'autorité jaillit depuis le porche.

– Sortez grand-mère Dina !

Sans attendre de voir s'ils obtempéraient, Karna dévala le perron, passa devant les stèles et les croix en fer forgé mous-sues. Sous le portail du cimetière. Devant les chevaux et les voitures. Un cocher posa sur elle un regard étonné avant de le diriger vers l'entrée de l'édifice pour savoir où en était la cérémonie.

La route du retour serait longue. Les bouleaux formaient comme un mur de broussailles exhalant une senteur nouvelle, celle de l'été. Elle marchait d'un pas décidé, la tête courbée, les yeux rivés sur le sol caillouteux. Elle ne voulait ni chevaux, ni hommes à sa suite. Elle savait que dorénavant, il en serait ainsi. Elle devrait aller seule. Car elle n'était plus. Seuls les mots prononcés dans l'église demeurerait. Elle savait aussi qu'un meurtrier ne pouvait être enterré dans l'enceinte d'une église.

Jamais encore elle n'avait parcouru à pied le chemin jusqu'au Grand Hôtel. Les manches trop longues de la robe de deuil pendaient mollement sur ses doigts tandis qu'elle



marchait. Peu lui importait. Elle n'avait pas besoin de ses mains. Tout était fait à présent. Elle avait la tête pleine de toiles d'araignée. Elle la portait avec précaution sur son cou. En l'inclinant sur sa poitrine pour la soutenir. Elle sentait les vers qui frétilaient sous son crâne. Ceux pris dans la toile. Leur grouillement. Ils avaient peur et se cachaient en elle. Ils s'agitaient toutefois avec moins de virulence que dans la voiture, sur le chemin de l'église.

Peut-être croisa-t-elle des gens dans Strandstedet, mais elle ne les vit pas. Elle franchit la porte bleue sans regarder autour d'elle. Monta les escaliers jusqu'à la petite chambre qui était la sienne quand elle dormait chez grand-mère. On ne l'attendait pas aujourd'hui. Les rideaux étaient tirés et la fenêtre fermée. Il y avait un miroir au cadre doré au-dessus de la commode blanche. Elle y vit un visage qui n'existait pas.

Elle essaya de se souvenir de la manière dont les mots s'enchaînaient. Comme s'il s'agissait d'une formule mathématique, ou de notes sur une partition. Oui, c'était bien cela, une partition. Mais ils lui échappaient. Leur rythme n'était pas le sien. Elle enfonça la main dans la poche de sa robe et en ressortit la feuille. La déplia. Tout était là. Sur le papier encore humide à l'endroit où elle l'avait tenue.

*Les morts ne peuvent pas parler. Selon les vœux de ma grand-mère, j'ai hérité de tout ce qui lui appartenait. Y compris sa confession. Mais c'est trop lourd pour moi toute seule. Je vais donc demander de l'indulgence pour ce que je m'appête à vous dire.*

*Ici, près du cercueil de ma grand-mère, devant Dieu et les hommes, je demande pardon pour l'héritage qui est le mien. Car, moi, Karna Grøneltv, j'ai ce message à transmettre de la part de la morte :*

*« Moi, Dina Grøneltv Bernhoft, née Holm, j'ai conduit Jakob Grøneltv par les montagnes pour aller chez le docteur en novembre 1844. J'ai de mes propres mains fait en sorte que le*

*traîneau tombe dans le gouffre et de cette manière provoqué sa mort.*

*En octobre 1857, dans la bruyère au sud de Reinsnes, j'ai tiré un coup de fusil lapon sur le Russe Léo Zjukovsky et provoqué sa mort.*

*Je me reconnais coupable.*

*Je demande cependant que l'on libère mon corps.*

*Dans la mer. »*

★

Le parvis de l'église. Anna retint Benjamin en essayant de lui dire quelque chose. Mais il ne comprit pas ce qu'elle voulait. Il se contenta de passer le bras autour de ses épaules. De la serrer contre lui. Il n'arrivait pas à croiser le moindre regard. La plupart des gens l'esquivaient. Les rares à venir le voir bredouillaient quelques mots à voix basse, mais il ne les entendait pas. Il se contentait d'opiner du chef. Les visages en face de lui se désagrégeaient. Tous, sauf celui de Johan. Il demeurait à l'écart, dans sa robe pastorale. Il lui apparut alors que Johan était au courant. Qu'il était lui-même à l'origine de cette mise en scène.

– Je ne vois pas Karna. Il nous faut la trouver, dit Anna en cherchant à l'entraîner.

– Oui ! répondit-il et il partit en courant. Puis s'arrêta, avant de reprendre sa course. Vers les toilettes. La sacristie. Le cimetière. La remise. Les terrains descendant jusqu'au rivage. Anna donnait l'impression de flotter derrière lui, avec le voile de deuil voletant autour de son chapeau et ses épaules. Johan leur avait emboîté le pas. Ses chaussures américaines bien cirées se prenaient dans sa robe et la sueur se faufilait à travers le col serré sous sa fraise.

Le soleil d'été leur chauffait la peau tandis que les oiseaux folâtraient dans les buissons.

Ce jour-là de juin, le jeune Peder remontait à très grandes enjambées la route gravillonnée menant à la maison du docteur. Lui aussi cherchait Karna. À chaque pas, alors qu'il marchait à vive allure, le souffle court, il répétait. Répétait les mots qu'il lui dirait.

« Quel courage, vraiment, j'connais personne de plus courageux que toi ! J'aurais jamais osé faire ce que t'as fait. Je m'suis toujours terré dans mon coin en courbant l'échine. Mais toi ! Tu peux êt' fière de ce discours. Au moins, maintenant, c'est clair. J'aurais dû êt' aussi courageux que toi et le dire à tout le monde que mon frère, y battait la Hanna à mort. Que le p'tiot, il est sorti de son ventre parce que le Wilfred, y l'a rouée de coups. On était plusieurs à le savoir et on aurait dû témoigner. Imagine si on l'avait fait ? Et que ce ne soit plus un secret pour personne. Et si, ensemble, on dénonçait tout ce qui ne va pas, Karna ? Et si on disait la vérité à tous ceux *qui ne veulent rien voir !* »

Voilà ce qu'il répétait. Ses lèvres remuaient et, quelque part dans sa tête, il entendait résonner sa propre voix.

La maison du docteur était ouverte, mais vide. Il n'y avait pas la moindre trace de Karna, ni âme qui vive. Sans se soucier de se déchausser, il parcourut toutes les pièces, en vain. Les mots qu'il avait répétés s'envolèrent, il n'avait désormais plus qu'une seule pensée en tête : la trouver avant qu'il lui arrive quoi que ce soit. Il ne savait pas exactement ce que ce « quoi que ce soit » était susceptible de recouvrir. Mise à part l'épilepsie, personne ne lui voulait de mal. Il éprouvait néanmoins un sentiment d'urgence et en oubliait de respirer alors qu'il fouillait les lieux. Quelle importance ? Il pourrait reprendre son souffle un autre jour, quand le monde tournerait de nouveau rond.

Et tandis qu'il courait de pièce en pièce, il eut soudain une idée de l'endroit où elle pouvait se cacher.

En arrivant au Grand Hôtel, Peder monta directement dans l'appartement privé, ses chaussures à la main. Il entendit des voix dans le salon. Il devait passer inaperçu car sinon quelqu'un risquait de se précipiter sur lui pour l'arrêter. Il savait qu'il ne faisait pas partie de ceux que l'on invitait à entrer pour tout leur raconter. Non qu'ils souhaitent le tenir à l'écart. Cette pensée ne leur traversait pas l'esprit, tout simplement. Pas à cette heure, en tout cas. Ils avaient déjà bien assez de leurs soucis. Ce qui ne l'empêcha pas de faire ce qui lui semblait nécessaire. Il monta l'escalier à pas de loup et ouvrit la porte de la chambre qui était la sienne quand elle dormait chez Dina.

Elle était assise sur une chaise, dos à la porte, face à la fenêtre. Les épaules drapées d'un châle en laine verte. Aurait-elle froid ? Lui-même avait trop chaud. Mais peut-être l'offensait-il en entrant ainsi en trombe, s'avisait-il soudain en découvrant la robe de deuil noire étalée sur le lit. Elle n'était vêtue que de son linge de corps sous son châle. Ses cheveux roux tombaient sur ses épaules, tout emmêlés, comme si elle venait de se lever.

Il se racla la gorge et ferma la porte derrière lui.

– Karna, murmura-t-il doucement.

Quand elle se retourna, un regard vide se posa sur lui. Il sentit poindre l'effroi. L'air soudain lui manquait. Elle le fixait, regardait à travers lui, à travers la porte derrière lui. Il s'avança vers elle et voulut lui toucher l'épaule, se rapprocher. Il était prêt à faire n'importe quoi, tout ce qu'il souhaitait, c'était un signe de sa part montrant qu'elle le reconnaissait, lui, Peder, qu'elle savait qui il était.

Elle se leva alors brusquement, les paumes des mains tendues dans sa direction. Son châle glissa de ses épaules et tomba à ses pieds. Elle regardait toujours à travers lui. La solitude, ou quel que fût le sentiment qui l'assaillit, lui rappela le jour où il avait perdu sa mère.

– Karna... répéta-t-il doucement. Elle ne réagit pas. Il

prononça de nouveau son nom. Attendit. Mais elle continuait à regarder à travers lui, comme s'il n'existait pas.

En entendant quelqu'un monter l'escalier, il se sentit presque soulagé. C'était plus qu'il ne pouvait supporter à lui seul.

Peder éprouvait un chagrin tel qu'il en était insoutenable. Il ne pouvait cependant pas choisir de simplement l'ignorer, car c'était d'elle qu'il s'agissait. Il tenta de s'en délester en marchant. Il partit dans la montagne au-dessus de Strandstedet. Les heures passaient, mais son regard continuait à le hanter. Il le voyait dans les ronces qui se détachaient sur le ciel. Dans les pierres moussues. Le mois de juin s'étirait, il prenait son temps. La lumière, païenne, excessive, omniprésente, vous transperçait. Le ciel était un enfer lumineux.

Il but l'eau d'un ruisseau, il allait falloir qu'il redescende, pensa-t-il, mais il n'en fit rien. Peder avait perdu toute raison de se rendre où que ce soit. Il marchait, sans but. Si Dina Grønelv était encore en vie, il aurait pu lui parler, songea-t-il soudain. Elle était la seule personne capable d'agir, de trouver une solution alors que les autres avaient déjà baissé les bras. Il escalada encore un autre rocher avant de s'asseoir sous la paroi en surplomb. Peu à peu, son jeune corps sec s'abandonna sur le sol.

Quand il se réveilla, le soleil remontait déjà à l'horizon, après avoir fait trempette dans la mer. Il ignorait combien d'heures s'étaient écoulées, mais rien n'avait changé. Le regard de Karna était dans le disque solaire d'une blancheur opaline et ne le reconnaissait pas.

★

Serait-ce le violoncelle de grand-mère ? Elle ne parvenait pas à reconnaître l'air, mais il jouait avec fureur, dans les

graves. Il voulait faire exploser sa tête. Puis elle comprit que personne d'autre ne l'entendait, elle était la seule.

Elle se redressa dans le lit et ouvrit les yeux. Quelle lumière violente ! Le vent agitait les crochets de la fenêtre et le rideau finit par s'écarter pour le laisser passer.

Ils avaient sans doute terminé à présent. Sans elle. Ce qui expliquait probablement la présence de papa dans l'embrasure de la porte. Un homme en habits noirs. Il tendit les bras et s'avança vers elle.

– Dieu soit loué, t'es là ! s'exclama-t-il en s'effondrant à côté d'elle sur le lit. Il émettait des sons étranges.

– Ça va être l'heure d'immerger grand-mère ? aurait-elle dû demander, mais elle s'en sentit incapable.

– Quelle peur tu nous as faite ! Il ne fallait pas t'enfuir comme ça ! Mais Dieu merci t'es là, saine et sauve ! dit-il en l'étreignant.

– Vous voulez que je vous accompagne ? aurait-elle dû demander, mais aucun mot ne sortit de sa bouche.

– Non ! On va y aller seuls, le Johan, moi et le capitaine, aurait-il dû répondre plutôt que de la serrer dans ses bras en gémissant.

– Va pourtant bien falloir que je vienne avec vous, aurait-elle dû insister d'une voix gaie, mais les mots refusaient de franchir ses lèvres.

– Non, faut que tu te reposes ! aurait-il dû répondre, seulement il ne le savait pas.

Dans le miroir au cadre doré, elle voyait son occiput au-dessus du col blanc de sa chemise et de son costume du dimanche noir. Ses cheveux bouclés, poivre et sel, qui tombaient mollement. Il avait la tête penchée en avant, comme s'il n'arrivait pas à la garder droite.

– Mais qui va chanter le cantique si je suis pas là ? aurait-elle dû demander.

– Je m'en chargerai, aurait-il dû répondre, même si son sourire ressemblait à une petite grimace.

– Pas question ! Tu sais pas chanter ! aurait-elle rétorqué dans un éclat de rire en lui donnant une bourrade.

Mais il pleurait tellement, et elle ne trouvait pas les mots.

– Tout est allé si vite, aurait-elle pu dire. Elle aurait pu lui demander pourquoi grand-mère n'avait pas elle-même tout révélé avant de passer de vie à trépas. Bien avant que l'atroce douleur ne la force à se résoudre à l'idée de mourir. Avant qu'elle ne l'envoie chercher et lui confie ses histoires entre deux gémissements. À propos de son mari Jacob dans le traîneau qu'elle avait fait basculer dans le ravin. Et de Léo le Russe dans la bruyère. Grand-mère, d'ordinaire si courageuse et capable de dire les choses les plus incroyables aux gens, avait tu le plus important. Par peur de la sentence ? D'être emprisonnée ? C'est pourquoi elle l'avait contrainte, elle, Karna, à témoigner à sa place.

Elle aurait pu le lui demander à lui.

– Je me trompe ou vous m'avez obligée à parler à votre place ? Toi aussi, papa ? C'est ça que tu veux ? Que je raconte à Anna ce qu'il y avait entre toi et la Hanna ? C'est pour ça que je suis née ? Pour être celle qui témoigne ?

Mais elle perdit le fil. Car enfin elle pouvait se laisser aller et tomber.

★

La mer scintillante ondulait mollement sous l'effet de la houle. Les gouttes de pluie formaient des ronds fugaces à la surface. À peine l'un d'entre eux sombrait-il qu'un nouveau lui succédait. L'horizon aux multiples nuances de gris semblait infini.

Il n'y avait aucune terre en vue. Et aucune mouette.

Benjamin amena la voile. Le bateau stable et large perdit lentement de la vitesse. La voix claire de sa fille portait loin, bien qu'elle ne soit pas là. Elle ricochait sur les ondes avant de disparaître entre ciel et mer. Par la suite, il serait

incapable de se souvenir de ce qu'elle chantait quand, pendant une fraction de seconde, le cercueil avait oscillé sur le rebord, avant de tomber. Il lui paraissait tout aussi difficile de le lui demander. Et puis l'instant d'après. Le bruit qu'il redoutait. Celui du cercueil en bois heurtant la surface de l'eau. Le cercueil contenant le corps de Dina, lesté de sept énormes galets qui l'entraîneraient dans les profondeurs.

Puis les ronds se propagèrent en cercles paisibles, de plus en plus loin. Avant de disparaître à jamais dans ses yeux.

Le silence. Le pont du bateau ondoyait sous ses semelles. Pas suffisamment, cependant, pour qu'il se cramponne ou trouve son pied marin. Juste assez pour qu'il sente que la terre continuait à tourner, loin, tout au fond. Que les courants et l'eau suivaient leur cours, comme s'il ne s'était rien passé.







*Premier livre*



## *Autant que tes jours*

Étrangement, le temps filait. À une vitesse folle et avec une infinie lenteur. Karna ne voulait pas leur parler. Ou bien ne le pouvait pas. Benjamin songea qu'il lui fallait remercier Anna de réussir à faire avaler à la petite des aliments solides ou liquides qu'elle gardait dans le ventre, évitant ainsi qu'elle meure d'inanition sous leurs yeux. Mais l'occasion ne s'était pas présentée. Ou cela ne tombait jamais au bon moment. Ils n'étaient pas seuls. Ou justement ils l'étaient, mais chacun de son côté.

Ils ne pouvaient pas continuer ainsi. Il le voyait bien. Anna le disait. Karna avait besoin d'aide. Et cette aide, il n'était pas en mesure de la lui apporter, quelque père et docteur qu'il fût. Ce dont il était capable, c'était lui donner régulièrement de quoi dormir, afin de lui offrir un moment de répit. Qu'il puisse lui aussi souffler était une autre affaire.

Il était un somnambule qui effectuait ce qu'il imaginait être nécessaire. Dans tous les domaines. En essayant, par exemple, d'échanger quelques mots d'usage avec ceux qu'il croisait et qui étaient encore sous le choc d'avoir appris que sa mère, la mère de Strandstedet pourrait-on dire, était une meurtrière. Personne ne lui demandait s'il le savait. Il ne se posait pas non plus la question.

Il tenta d'abord d'employer la méthode douce pour convaincre Karna de le suivre chez eux, dans la maison du docteur. Puis il perdit patience. Le désespoir, la fatigue, ou quoi que ce fût. Il la prit dans ses bras et voulut l'emmener. Ce qui déclencha une violente colère. Elle le frappa et le griffa, la bave aux lèvres, puis vinrent les spasmes. Il s'agissait maintenant de se montrer pragmatique. C'était un médecin dont elle avait besoin, et non d'un père désespéré.

Il desserra ses vêtements, lui glissa le drap entre les dents tout en essayant de la maintenir dans une position où elle

pouvait respirer. Puis il attendit, sans la lâcher. La crise passée, son corps se fit lourd et mou. Il l'allongea sur le lit, lui ôta le drap de la bouche. Attendit. Heureusement elle n'avait pas vomi, ni fait pipi sur elle. Elle en éprouvait à chaque fois de l'humiliation quand elle se réveillait, et cela représentait davantage de travail pour lui. À force, il était habitué. Pourtant, il ressentait toujours une pointe d'inquiétude : si cette fois-ci elle ne revenait pas à elle, mais le quittait à jamais ?

Il ne fut plus question d'essayer de la ramener à la maison. Qu'elle l'ait agressé avec une telle vigueur l'avait davantage atteint qu'il ne voulait l'admettre. Il n'en toucha pas un mot à Anna. Il lui annonça juste qu'il leur faudrait s'organiser à l'avenir pour que, jour et nuit, l'un d'entre eux reste auprès d'elle au Grand Hôtel.

Anna hocha la tête, comme si elle n'y voyait pas la moindre objection. Aucune autre parole ne fut prononcée. À croire qu'ils étaient eux aussi frappés du mutisme de Karna.

Benjamin dormait toutes portes ouvertes, dans la chambre la plus proche de celle de Karna. En tant que médecin du district, il avait pris l'habitude de sommeiller. À tout instant il se pouvait qu'on eût besoin de lui. Il conservait ses vêtements à portée de main, prêts à être enfilés, et en hiver, il était capable de s'habiller dans le noir. Sa sacoche de docteur devait se trouver à gauche de la porte. Et son manteau sur la bonne patère. Ici au Grand Hôtel, par précaution, il emportait toujours sa vareuse dans la pièce où il couchait, afin d'éviter qu'une des employées ne la range ailleurs. Il s'était mis d'accord avec celle qui restait sur place la nuit pour veiller sur l'établissement. Si jamais il devait s'absenter, elle se chargerait de garder un œil sur Karna. Il avait honte, il avait oublié son nom, et il ne cessait de se répéter qu'il fallait à tout prix qu'il le retrouve. Malheureusement, à chaque fois qu'il la croisait, il se rendait compte qu'il ne s'en souvenait toujours pas.

Karna et lui étaient les seuls à loger dans l'appartement privé de Dina. Anna dormait chez eux, et s'occupait du cabinet jusqu'à son arrivée le matin. Lorsqu'il s'agissait de cas faciles, elle donnait aux patients ce qu'il fallait. Voilà ce en quoi consistait désormais leur quotidien. Résoudre les problèmes pratiques.

★

Les sujets de conversation ne manquaient pas. Une fois les gens remis de leur surprise. Plus les nuits passaient, plus l'évidence s'imposait à eux. Personne ne perdait son temps à raconter que le docteur ne dormait plus chez lui à cause de Karna, même si la Frida du Grand Hôtel répétait à qui voulait l'entendre que la gamine n'était plus elle-même. Certes, elle avait perdu l'usage de la parole. Mais sinon, le reste n'était pas nouveau. Ils jugeaient donc plus que bizarre que le docteur et son épouse ne vivent pas sous le même toit la nuit. La raison se trouvait forcément ailleurs que dans ces meurtres qui dataient. C'était un problème entre mari et femme.

Selon le télégraphiste, quelque chose aurait fini par se savoir. Mais motus, bouche cousue, comme on dit. Les gens s'abstenaient de parler ouvertement de l'incendie, auquel presque personne n'avait assisté puisqu'il s'était produit à Reinsnes, et non à Strandstedet. Mais bien sûr, il y avait toujours un quidam pour se souvenir d'une discussion avec quelqu'un présent sur place au moment des faits. Ils se régalaient. Ils tenaient des conciliabules par groupe de deux ou trois. Sur les quais, aux coins des maisons, devant le crachoir du bureau de poste, ils chuchotaient en jetant un regard par-dessus leur épaule, au cas où un proche de la famille Grønelv traînerait à proximité. Quant à la teneur des conversations dans les salons, les cuisines ou les chambres, on ne pouvait que l'imaginer.

Car était-ce vrai, ce que la gamine avait déclaré à l'église ?

Dieux du ciel ! Malheureusement, il fallait bien se rendre à l'évidence. Madame Dina avait tué ces deux hommes. D'abord son bon et généreux mari, Jacob, dont peu de personnes se souvenaient et dont il était, par conséquent, difficile de penser du mal. Et puis ce Russe que l'on prétendait être un espion de Saint-Pétersbourg et qui, pour cette raison, aurait été emprisonné à Trondheim. Se pourrait-il qu'elle en ait supprimé d'autres ? Ce n'était pas imaginable. Rien ne l'était la concernant. Et plus on creusait le sujet, plus on se remémorait de nouvelles anecdotes, de petites histoires. Sa faculté depuis toujours à obtenir ce qu'elle voulait, en affaires comme ailleurs. Et quid de ces années qu'elle avait passées à l'étranger ? De son joli capital en rentrant ? Certains croyaient se rappeler qu'elle avait hérité d'un riche banquier, qu'elle aurait d'abord épousé. Avant de, eh oui, justement, le tuer. Et non seulement cela. N'avait-elle pas aussi maté Wilfred Olaisen avant de s'en débarrasser pour devenir la seule et unique propriétaire du chantier ? Cette bonne femme avait de toute évidence fait plus que jouer aux échecs et boire du punch avec les gros bonnets de Strandstedet.

Qu'une telle tigresse puisse avoir un fils aussi droit dépassait leur entendement. Mais il fallait bien reconnaître qu'en tant que maire et docteur, il répondait toujours présent quand on avait besoin d'aide. Cet homme était une bénédiction, il n'y était pour rien. Il suffisait de voir comme il maigrissait de jour en jour. Ses cheveux et son teint devenus gris. Pauvre homme, avec une mère pareille ! Et madame Dina n'était-elle pas depuis sa plus tendre enfance poursuivie par la mort et les événements tragiques ?

Plusieurs se souvenaient de la manière dont sa mère, la femme du commissaire, l'avait payé de sa vie. Une mort si tragique que personne n'osait l'évoquer. Où la petite Dina avait, on ne sait comment, réussi à renverser sur sa mère une bassine pleine de soude bouillante.



Et qu'en était-il des Olaisen, dans leur imposante maison sur la colline ? Tout le monde avait cru qu'en cette période difficile, Sara, la sœur de Hanna, y emménagerait pour s'occuper des garçons. Mais elle dormait dans l'ancien atelier de couture de Hanna et partageait son temps entre ce dernier, la maison des Olaisen et le Grand Hôtel. Ce n'était pas souvent qu'elle levait les yeux quand elle se promenait de son pas boiteux dans la grand-rue. Si les gens la saluaient, elle répondait aimablement, comme toujours. Mais elle donnait un peu l'impression d'errer sans but. Personne n'ignorait que la Hanna et elle étaient très proches. Leurs parents et leur frère avaient émigré en Amérique longtemps auparavant. Or la Hanna était morte. Wilfred Olaisen et les garçons constituaient désormais sa seule famille. Les gens trouvaient plus qu'étrange que la Sara ne s'installe pas chez eux.

★

Anna passait la journée auprès de Karna. Ce qui lui permettait, par la même occasion, de superviser la gestion de l'hôtel. Elle faisait aller parce qu'elle était obligée, mais un jour, alors que Benjamin venait prendre la relève, il la regarda attentivement. Sous ses vêtements, son corps semblait avoir disparu. Elle avait les yeux éteints.

– Je vais te donner un fortifiant, ma chérie, dit-il sans autres explications.

Elle lui lança un regard furtif, puis regagna la maison. Et il oublia. Il n'y repensa que le lendemain.

Il recevait les patients à son cabinet avant de partir faire ses visites. Heureusement, il n'avait pas été trop appelé de nuit. Deux ou trois fois, en journée, il avait dû rejoindre en bateau des hameaux isolés. Il n'osait pas se l'avouer, mais pouvoir s'échapper quelques heures était une délivrance. S'échapper loin de *tout*. Comme s'il commettait là une faute dont il devait se sentir coupable.

Avant l'incendie, il aurait perçu par tous les pores l'été lumineux sur l'eau. Aurait connu la simple satisfaction d'avoir un vent favorable. Se serait réjoui du bruit de la proue fendant la mer. Aurait frémi de plaisir en entendant les claquements secs de la voile quand il virait de bord. Et il aurait vu dans l'horizon la liberté, et non la tombe de Dina.

Un soir, il passa devant l'îlot sur lequel Hanna et lui s'étaient échoués lors d'une tempête de nombreuses années auparavant. Il revit le bateau qu'ils avaient tiré à terre et retourné, la quille en l'air. Les pierres maintenant la coque de façon à ce qu'ils puissent se glisser dessous, à l'abri. Mais leur acte insensé ? Non. Celui-ci ne pouvait être excusé ou expliqué autrement que par ce lien inexorable qui les unissait l'un à l'autre depuis l'enfance. Il avait compris trop tard que la sentence serait plus dure pour elle que pour lui. Et celle-ci à présent affectait aussi Anna. Voilà tout ce qu'il avait réussi à faire.

Il empoigna fermement la barre et, brusquement, changea de cap. Le bateau gîta et la voile lui asséna un grand coup plein de mépris.

★

Un après-midi, il descendit au chantier. Serra la main aux gars l'un après l'autre. Ceux-ci, le regard baissé, lui répondaient d'un signe de tête accompagné d'un *toutes mes condoléances*. Puis il fit le tour des lieux avec le contremaître Jensen pour mieux appréhender l'endroit. Les machines de l'impressionnant atelier mugissaient sous le haut plafond en bois soutenu par de solides poutres en Y. Il inspecta la fonderie et la tôlerie que l'on avait commencé à construire dans une aile qui abriterait un immense haut-fourneau.

– Croyez-vous qu'il faille suspendre les travaux ? demanda-t-il au contremaître Jensen à travers le vacarme.

– Le Peder, y dit qu'on est dans les clous par rapport à ce

qu'avait prévu madame Dina. Mais moi, je connais pas les chiffres.

– Parce que Peder, lui il les connaît ? s'étonna-t-il quand ils eurent quitté le bruit.

– Je crois que le Peder, il est au courant d'à peu près tout. Selon lui, *elle* aurait dit qu'on pourrait commencer à construire la nouvelle cale sèche cet été, à savoir si maintenant... d'après vous ?

– La cale sèche ? Ah oui. Elle parlait beaucoup d'en construire une nouvelle ? On va voir ça ensemble. Je suis bien content de vous avoir dans un moment pareil.

– Qu'il en soit remercié ! dit Jensen gravement. C'est pas le boulot qui manque. On a vingt gars qui s'activent ici et là. Ce semestre, y a eu quinze vapeurs et deux cotres au radoub ou en réparation. Mais elle, sa marotte, c'était surtout la construction de nouveaux navires. Voyez les chiffres avec le Peder. Là-dessus, ils étaient comme cul et chemise tous les deux, s'il me permet l'expression.

Dans le bureau de Dina, papiers, actes translatifs de propriété, correspondance, cahiers de commande et livres de comptes étaient soigneusement rangés. À la seule vue de l'ordre qui régnait dans la pièce, il se sentit redevenir un petit garçon. Il y avait tant de choses qu'il ignorait à propos de sa mère. Ou avait considéré comme allant de soi. Le fait, par exemple, qu'en affaires, elle ne laissait rien au hasard. Il était tellement habitué à ce qu'elle mène sa barque qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit qu'il pût en être autrement. Qu'elle était capable de se montrer dure et calculatrice face à des gens comme Wilfred Olaisen, ça il le savait. Elle l'avait acculé à vendre ses parts du chantier en le mettant personnellement en faillite. Mais ce que Benjamin appréciait particulièrement, c'est qu'elle avait châtié l'homme qui avait battu Hanna et son fœtus à mort.

Il trouva les papiers les plus importants dans le grand coffre blindé. Parmi eux, celui attestant que le Reinsnes

dévasté par les flammes et tous les droits afférents étaient au nom de Karna, et par là même au sien en tant que tuteur. Ainsi que le document signé en son temps par Johan dans lequel ce dernier disait renoncer à l'héritage paternel en raison des importantes sommes d'argent perçues sur le patrimoine familial lors de ses études. Ce n'était cependant pas le problème pour le moment. Tous ces dossiers, il les soumettrait à l'avocat de Dina, car il lui apparut subitement que cet accord n'avait peut-être aucune valeur juridique. Mais compte tenu de la situation, cette question lui semblait assez insignifiante. Le domaine de Reinsnes était désormais en cendres, et plus personne n'y habitait. Il doutait fort qu'on y rouvre un jour un comptoir. Quand le vapeur ne s'y était plus arrêté à cause du port inadapté et qu'on avait cessé d'exploiter la ferme après le départ de Stine et Tomas pour l'Amérique, tout était tombé en quenouille. Les cotres et les bateaux de pêche avaient disparu et avec eux, la boutique, le commerce avec Bergen. Les métayers, les domestiques, les ouvriers. L'époque nouvelle avait dépouillé Reinsnes pour s'épanouir à Strandstedet. Au détriment de la famille Grønelv. Tous ces événements s'étaient produits après son retour de Copenhague, quand il était revenu comme médecin avec un bébé au creux du bras. Il savait bien qu'il n'aurait pas pu faire grand-chose pour empêcher cette situation. Depuis qu'il était rentré d'Amérique, Johan vivait là-bas en ermite, sans que Benjamin eût trouvé la moindre trace écrite d'un accord passé entre lui sa mère, qui stipulerait ses droits et ses devoirs.

Benjamin s'assit dans le fauteuil de Dina. Trouva une clé qui correspondait à un des tiroirs du bureau. Son regard tomba sur un vieux dossier fermé par une sangle. Quand il l'ouvrit d'une main hésitante, il y découvrit une lettre sans enveloppe. Sa première pensée fut qu'il n'avait aucun droit de la lire. Puis il se rendit compte qu'il était la seule personne à avoir éventuellement ce droit.

L'écriture était celle de Johan. La feuille aux bords légèrement abîmés avait été maintes fois dépliée et repliée. Elle n'indiquait ni destinataire ni expéditeur.

*Je voulais que tu le saches. Tu es la raison pour laquelle j'ai choisi de revenir. Et la raison pour laquelle j'ai choisi de mener une vie d'anachorète. Alors viens me voir quand tu auras besoin de célébrer l'eucharistie. Amen.*

Benjamin resta avec le papier dans la main. Était-il étonné ? Non. Et il prit une décision. La discussion avec Johan concernant l'héritage de Reinsnes devrait être remise à plus tard. Ainsi que la remontrance qu'il comptait lui adresser pour avoir poussé Karna à prononcer cette oraison funèbre macabre. Comprendre qu'il y avait un temps pour tout était en réalité un soulagement.